



Le sacré et le profane : de l'expression spirituelle dans Siddhartha d'Hermann Hesse.

The Sacred and the Profane: The Spiritual Expression in Hermann Hesse's Siddhartha

Pr. SERHANI Mounir

Enseignant chercheur

Centre des Etudes Doctorales

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Mohammedia

Université Hassan II- Casablanca

Laboratoire : Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales

Maroc

serhanimounir@gmail.com

JADOUAL Nouamane

Doctorant

Centre des Etudes doctorales

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Mohammedia

Université Hassan II- Casablanca

Laboratoire : Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales

Maroc

nouamane.jadoual@gmail.com

Date de soumission : 12/11/2025

Date d'acceptation : 19/12/2025

Pour citer cet article :

SERHANI M. & JADOUAL N. (2025) «Le sacré et le profane : de l'expression spirituelle dans Siddhartha d'Herman Hesse», Revue Internationale du chercheur «Volume 6 : Numéro 4» pp : 1346-1360



Résumé

Cet article se veut d'étudier la représentation du religieux dans la littérature contemporaine qui, elle, témoigne d'une appétence accrue et d'un dynamisme interculturel vigoureusement imbibé d'écriture subversive, à dessein d'interroger les possibles correspondances entre foi individuelle, croyances culturelles mais aussi les frontières définitoires entre sacré et profane. En effet, il sera question, dans le présent travail, de mettre en exergue les manifestations du religieux dans la littérature contemporaine comme forme d'expression traitant des questions d'ordre divinatoire. Notre réflexion se doit d'étudier la dimension spirituelle souvent enfermée dans une interprétation réductrice élongée de l'ordre théologique, tout en la mettant en rapport avec la notion du profane qui, elle, est la représentation du monde matériel. Pour ce faire, nous tenterons de souligner les manifestations du religieux telle une référence privilégiée dans les textes contemporains, à savoir *Siddhartha*, récit éponyme où Hermann Hesse nous invite à lire un texte culte jalonné de rencontres.

C'est dans cet esprit que le présent travail consistera à mettre en évidence les contours de la tension sacré et profane qui interpelle, suivant la trajectoire du protagoniste, la foi religieuse et donne à réfléchir sur la présence du motif religieux dans la littérature comme espace où transgression et sacralité se brouillent.

Mots clés : fiction ; spiritualité ; religion ; sacré ; profane

Abstract

This article aims to study the representation of religion in contemporary literature, which reflects a growing appetite and intercultural dynamism, vigorously imbued with subversive writing. The study's primary objective is to question the possible correspondences between individual faith and cultural beliefs, as well as the defining boundaries between the sacred and the profane. Indeed, this paper seeks to highlight the manifestations of religion in contemporary literature as a form of expression dealing with spiritual and divinatory issues. Our reflection will examine the spiritual dimension, often confined to a reductive interpretation and distanced from the theological order, while relating it to the notion of the profane—the representation of the material world. To achieve this, we will attempt to highlight the manifestations of religion as a privileged reference in contemporary texts, namely *Siddhartha*, the eponymous narrative in which Hermann Hesse invites us to read a seminal text punctuated by profound encounters. It is in this spirit that the present work will consist of mapping the contours of the tension between the sacred and the profane, which, following the protagonist's trajectory, challenges religious faith and prompts reflection on the presence of religious motifs in literature as a space where transgression and sacredness become blurred.

Keywords: fiction; spirituality; religion; sacred; unholy

Introduction

La pratique littéraire comme la pratique religieuse se joignent mutuellement, car elles seraient le résultat d'une croyance. L'exploration de l'intime religieux par l'expression du donner à lire et/ou à voir est devenue une nécessité esthétique. Aussi incontestables que soient-elles, les correspondances entre les manifestations religieuses, dans leur dimension spirituelle et divine, ainsi que la création littéraire, sont le résultat d'une réflexion individuelle qui échappe au rationnel, à toute explicabilité tangible. Ces affinités métaphysiques sont porteuses d'inextricables perceptions qui, elles, tiennent leur originalité du fait qu'elles donnent lieu à des œuvres culte dont le point culminant est la représentativité de réalités transcendantales.

Cette mise en parallèle, issue de la confrontation entre les croyances littéraires et la piété, alimente la réflexion sur le rôle central de la religion dans l'organisation des valeurs, des traditions et des principes de vie collective. Autrement dit, un besoin contraignant qui « *exprime une inextinguible soif ontologique* ». (**Eliade, 1965, p.61**) D'où l'intérêt des auteurs contemporains à s'inspirer du champ théologique et du phénomène religieux qui ne cesse d'alimenter leurs réflexions, quoique les représentations qui en regorgent soient dissemblables. Il en va de même pour les interrogations concernant le devenir de l'homme contemporain, par le biais d'une remise en question de sa sainte quête ; une philosophie spirituelle trouvant écho dans des récits imprégnés de symboles et de références relevant du sacré et du profane. Cette dimension postule le recourt à une rhétorique descriptive de deux domaines que Durkheim décrit comme suit :

Toutes les croyances religieuses connues [...] supposent une classification des choses, réelles ou idéales, que se représentent les hommes, en deux classes, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de profane et de sacré. La division du monde en deux domaines comprenant, l'un tout ce qui est sacré, l'autre tout ce qui est profane, tel est le trait distinctif de la pensée religieuse.¹

¹ Emile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* [1912], Paris, PUF, « Quadrige », 2013. Cité dans : Jérôme Meizoz, « Le sacré littéraire résiduel », *CONTEXTES* [En ligne], Varia, mis en ligne le 01 septembre 2023, Consulté le 18 février 2025. URL: <http://journals.openedition.org/contextes/11089> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/contextes.11089>

Cette dualité entre transgression de l'ordre éthique et l'esthétique du sacré souligne, notamment, les limites entre le dicible et l'indicible, le rationnel et l'irrationnel, et par-là, les interactions polémiques qui, elles, guident notre personnage, Siddhartha, à la désillusion et la contestation du fait religieux.

Hermann Hesse, figure emblématique de la littérature du XXe siècle, et prix Nobel en 1946, s'inscrit dans la lignée des écrivains qui prônent le mysticisme dans leurs œuvres. Hesse jouit d'une renommée mondiale, faisant de lui l'écrivain allemand le plus lu au monde. Ses œuvres sont un véritable voyage initiatique, elles puisent leur crédo dans des thèmes d'illumination religieuse, d'identité spirituelle et de la place de l'être dans son rapport avec l'univers. Citons-en *Le Loup des steppes* en 1927, *Narcisse et Goldmund* en 1930, *Le Voyage en Orient* en 1933 et *Le jeu des perles de verre* en 1943 pour ne citer que celles-ci. L'œuvre d'Herman Hesse est prolifique et ne se limite pas à ses romans. Il a également consigné ses réflexions sur la religion et la spiritualité dans des essais et des textes concis, notamment dans son recueil *Ma foi*, publié en allemand en 1971.

Dans les pages qui suivent, notre démarche consistera à démontrer, à travers l'étude de scènes clés du roman objet d'analyse, à savoir *Siddhartha*, le rôle de la dimension religieuse dans le traitement de questions immanentes tel le monde métaphysique et celui de la matérialité. Ainsi, nous nous poserons la question suivante : en quoi la confrontation entre le sacré et le profane permet-elle à Herman Hesse de repenser la spiritualité moderne ?

Toutefois, et en adoptant une démarche à la fois analytique et symbolique, notre lecture du texte corpus se fera en deux moments importants. D'abord, nous essaierons d'examiner la puissance du récit fictionnel qui imbrique l'aura du sacré au cœur du profane, et ce en faisant dialoguer l'aspect sociologique par rapport à celui philosophique. Cette mise en scène systématique qu'établit l'auteur entre ces deux perspectives, nous conduira, dans un deuxième temps, à reconsidérer le pouvoir de la matérialité qui, en passant par la profondeur symbolique qu'interpellent la place du fleuve, la fuite du temps et l'errance du protagoniste, donne à réfléchir sur le « profane positif ».

1. La quête du sacré : itinéraire d'un éveil spirituel

Le roman d'Hermann Hesse fait partie de cette lignée d'œuvres contemporaines qui s'inscrivent dans une esthétique du transgressif, une écriture subversive qui se veut dénonciatrice des formes génériques. De B. Sansal dans *2084 : la fin du monde* à

Houellebecq dans *Soumission* ou encore *La Nuit de feu* de son auteur Eric-Emmanuel Schmitt, la religion devient enjeu majeur de cette littérature dite contemporaine, et ce par le biais de biographies romancées où l'évolution spirituelle individuelle permet de démontrer le rôle des croyances doctrinales dans la quête de soi de l'être humain dans son rapport à la suprématie divine, au salut de l'âme. Dans *Sidhartha*, roman culte où l'auteur retrace le cheminement de la foi religieuse entre l'Occident chrétien et l'Orient Bouddhiste, Hesse nous livre un récit de voyage dont la dichotomie entre sacré et profane prend le dessus. Il est donc important, dans cette optique, de souligner le paradigme sociologique que développe Durkheim par rapport à l'expérience religieuse qui, selon lui, est empreinte d'un séparatisme symbolique entre deux substances constitutives de la ritualité de l'homme : le sacré, comme le pense E. Durkheim, est l'ensemble des réalités antinomiques qui, ayant une charge symbolique supérieure qu'à l'usage commun, visent à réguler les projections collectives, les représentations. Alors que, dans un autre sens, le profane s'inscrit dans le sillage des pratiques communes à une société. Cette dichotomie conceptuelle qu'avance Durkheim donne à penser le fait religieux comme une entité inséparable du fait social, dans la mesure où le premier apparaît particulièrement d'un sens profond qui excède l'expérience de la vie ordinaire. Notons que cette antithèse philologique et/ou philosophique a été pensée par Mircea Eliade, pour qui le sacré peut se traduire comme une réalité fédératrice de l'être humain dans sa dimension ontologique, la dissociant ainsi du simple fait attribué à la religion. Il est plutôt une expérience exigeante qui tend à transcender et reconfigurer le réel, à dessein d'irriguer tacitement la conscience humaine. Il appuie sa réflexion sur un concept fondateur qu'est l' « hiérophanie » qu'il utilise pour exprimer le sacré se révèle dans le profane. Abstraction faite, le concept relève donc du mécanisme par lequel tout ce qui fait partie de l'ordre immanent, du divin, surgit à l'humain. Cette irruption transcendante ne peut se manifester qu'en deux modalités : la première est celle d'une hiérophanie simple qui peut apparaître à travers un objet, la deuxième correspond à la forme complexe où le sacré s'exprime par médiation, une incarnation divine par un prophète tel le Christ ou Mohamed. Selon Eliade, ces deux formes se joignent mutuellement dans le monde via l'existence d'un individu religieux et l'autre pratiquant la religion. Ces considérations théoriques nous permettraient un examen analytique pertinent à l'étude du corpus objet de ce travail, dans le sens où il s'agit d'un récit qui fictionnalise l'expérience religieuse de l'Homme en la mettant

à l'épreuve de ces deux concepts fondateurs : le sacré et le profane, qu'il s'agisse de moments d'élévation spirituelle ou d'immersion volontaire dans le monde ordinaire.

De ce fait, la liturgie ne se manifeste pas tel un axiome évident en soi ou une révélation divinatoire, c'est plutôt une expérience d'apprentissage intime, progressive voire même pénible, que le protagoniste façonne au fil d'un long chemin d'abnégation. H. Hesse souligne, d'ores et déjà, les tensions fort intéressantes qui s'établissent entre la sagesse que l'on apprend et celle que l'on vit, entre ce que prêchent les maîtres et ce que dicte la voix du fleuve. Une attitude délicate qui met le personnage principal dans un état d'écartèlement et d'errance spirituelle : entre l'envie de comprendre le monde et l'exigence de s'y dissoudre. C'est ainsi que la quête religieuse que prône Siddharta n'est pas seulement un simple fait d'apprendre un ensemble de percepts sacrée, mais plutôt une redécouverte de soi, une réflexion profonde sur la religion qui, pour lui, ne peut se résumer en une simple croyance, mais elle est une vérité d'une expérience purement personnelle et universelle que l'on vit flexiblement.

Dans *Siddhartha*, (Hesse, 1925) œuvre culte publiée en 1922, l'auteur y a misé tout son génie en brodant une fresque romanesque doctrinale où, dans un style décanté, il met en avant un personnage tiraillé entre les voluptés matérielles et les vérités religieuses, celles qui assurent, quant à elles, la paix interne. Issu d'une famille empreinte de dévotion et de préceptes religieux des brahmanes, le jeune indien, Siddhartha, ayant grandi sous le prisme de croyances atteintes non par connaissance de soi, mais plutôt par transmission filiale dont la raison d'être de la paix intérieure recherchée n'est pas accomplie. Animé par la volonté de se redécouvrir, loin de tout ordre pré-établi, il décide alors de tracer chemin vers l'accomplissement de soi, en explorant d'autres enseignements spirituels. Ce désir d'achever un cheminement individuel germe dans l'esprit du protagoniste lorsque celui-ci « commençait à se sentir mécontent de lui-même ; il commençait à s'apercevoir que l'amour de son père, l'amour de sa mère et même l'attachement de son ami Govinda ne feraient pas son bonheur. » (Hesse, 1925, p.23). Un bonheur donc qui ne peut obéir à la sagesse des brahmanes qui remplissait son esprit, son âme voire son cœur, c'est une affaire propre à chacun.

Hermann Hesse, d'emblée, s'attèle à nous livrer une réflexion fictive qui, suivant l'évolution de l'éveil spirituel du personnage-principale, remet en question l'expérience de vie et des

sens ; celle des pratiques religieuses du juste milieu. Une écriture qui s'apparente aux textes du commencement pour fouiller les mystères célestes de l'existence.

L'essence du livre repose, entre autres, sur une dualité marquée entre l'activité imaginaire, nourrie par le monde mystique, et l'activité de la pensée. Toutes deux deviennent, dès lors, philosophiques puisque la fiction n'est qu'un prétexte dont se sert l'auteur pour placer le lecteur dans une position à repenser son rapport à soi, à sa vocation de foi, ses croyances. Ainsi, l'on se retrouve lié à l'existence réelle de l'écrivain qui traduit, dans une puissance narrative, sa philosophie humaniste basée sur le dialogue entre les différentes religions.

La première partie du roman est la somme toute de ce voyage initiatique où la notion du sacré est fortement déclinée, imprégnée d'un vocable sacral et théologique, « *péché* », « *sacrifices* », « *divinité* ». (**Hesse, 1925, p.23**).

Réparti en trois parties, quatre chapitres chacune, l'auteur y dépeint le voyage initiatique du personnage, à travers deux destins distincts : celui de l'enfance où il a hérité ses enseignements brahmares, l'autre du monde des désirs matériels et corporels qu'il découvrira tout au long de sa quête. Le récit, dans sa globalité, tient sa force de ce lyrisme qu'incarne le personnage qui, d'ailleurs, n'épargne aucun effort, à se révolter contre les traditions classiques, à se détacher de soi pour se retrouver ailleurs, à s'immerger dans les dédales du corps et ses passions. Une sorte de fuite envers l'inexplicable pour saisir la vérité du monde.

L'expérience religieuse est avant tout, dans les récits de Hermann Hesse, y compris *Siddhartha*, une immersion entre deux univers, l'Occident chrétien et l'Orient, l'Inde. Un espace où la prise de conscience et la purification de l'âme s'astreignent au chemin périlleux du paradis terrestre, des délices charnels. Pour étancher sa soif et son avidité, le protagoniste se trouve, dès lors, condamné aux richesses et au pouvoir d'un matérialisme farouche : « *Il avait commencé à sentir que son père, ses maîtres, et surtout les brahmares, ne lui communiquaient pas la plus grande et la plus précieuse partie de la sagesse qu'ils s'efforçaient de lui transmettre.* » (**Hesse, 1925, p.35**). L'emploi du plus-que-parfait « *il avait commencé* » infère à ce passage une évidence factuelle : le roman est construit sur une intrigue à la fois dramatique et philosophique primordiale, celle confirmant l'idée que le savoir se vit comme une expérience transmise et non incarnée. Le protagoniste se heurte, dans ce passage, aux frontières de tout

enseignement doctrinal. Une pensée qui donne à réfléchir sur le malaise caverneux qui accable Siddhartha, au moment même où l'enseignement traditionnel des brahmanes poussait dans son esprit.

Le rejet du dogme ascétique commence à germer dans l'esprit de Siddhartha et, toutefois, ressentir une insatisfaction intérieure qui entrave son chemin vers vérité. La promesse du sacré institutionnel n'est plus l'apanage de son propre bonheur. Cet énoncé marque donc une fracture avec l'univers des brahmanes², une coupure spatio-temporelle puisque le concept même de sacré qui se manifeste dans un lieu, considéré comme repère unique de tout enseignement religieux ; s'opposant ainsi à la notion du profane qui ne se limite pas à un espace pénitentiaire, mais plutôt à un centre universel de l'existence, de la vie.

Avec les Samanas, Siddhartha apprit beaucoup de choses et nombreuses furent les voies qu'il suivit pour s'éloigner de son moi. Il crut le perdre dans le sentier de la douleur, en s'imposant volontairement des souffrances qu'il domptait : la faim, la soif, la fatigue. Il s'engagea, pour s'en défaire, dans la voie de la méditation ; il chercha à ne plus penser du tout, en chassant de son esprit ce que ses sens lui représentaient. (Hesse, 1925, p.33)

Le dilemme qui ronge Siddhartha de l'intérieur ne peut se défaire, comme le démontre le passage ci-dessus, qu'en découvrant les pratiques ascétiques de la secte des Samanas; seule cette expérience permettrait à notre héros de se désunir du prisme de son « moi ». Un conflit psychique qui confère au texte une tension prépondérante, tel que le montre le syntagme « *s'éloigner de son moi* », qui peut se lire comme une volonté accrue d'échapper à cet élan subjectif qui constitue tout chemin spirituel. En d'autres termes, le mal est un fardeau voulu et non pas subi : « *en s'imposant volontairement des souffrances* ». L'on comprend donc que Siddhartha ne cherche pas à se détacher du monde qui l'entoure, mais il s'efforce à vaincre ses plaisirs sensuels. Cette tension s'accentue avec l'emploi des pronoms « *s'en défaire* », « *s'éloigner de son moi* », qui soulignent une sorte de détermination de disparaître, se dissoudre du corps de ce « Je » qui renferme le sujet dans une raideur psychique contraignante. Nous retenons, a cet égard, la mise en valeur de deux formes d'existence : celle de la mortification

² Selon Le Robert dico en ligne, il s'agit d'un Système social et religieux de l'Inde, caractérisé par la suprématie des brahmanes et l'intégration de tous les actes de la vie civile aux rites et devoirs religieux.

du corps, « *soif* », « *fatigue* », ... et celle qu'impose le verdict mental, « *ne plus penser du tout* ».

De ce constat, l'on peut déduire que l'auteur retrace l'itinéraire d'une vie qui équivaut à une résurrection, une promesse impie que le protagoniste pourchasse chez les Samanas, mais qui ne comble pas son vide spirituel. Le lecteur saura, d'emblée, cette fine dystopie que dresse Hermann Hesse dans son récit. Autrement dit, le narrateur assoit les principes d'un exil vers les abysses de la foi, de l'indicible. Siddhartha semble en proie au doute, il entreprend un long voyage, à la manière de *Candide* chez Voltaire, à dessein de découvrir ce qui se trame derrière les différentes croyances et déceler le vrai du faux, le sens de cette vérité insaisissable. A première vue, le rapprochement avec le héros du conte philosophique de Voltaire peut prêter à confusion, vu que les perspectives spirituelles des deux œuvres sont indubitablement distinctes. Cependant, la trame narrative repose sur la même visée : le voyage comme exigence ultime pour atteindre la plénitude intérieure, la vérité. *Candide*, dont « *la physionomie annonçait son âme* » semble voué à l'échec dès sa première expérience, un baiser innocent qui le met à l'épreuve de la monstruosité du monde face à sa naïveté. Découvrir l'autre rive du bonheur terrestre, le château du baron, le mal humain, et sortir du joug des enseignements métaphysiques que lui professait Pangloss, furent une exigence d'ordre urgent pour que l'expérience humaine soit vécue dans toutes ses manifestations. Siddhartha, quant à lui, se détache des préceptes brahmares pour ainsi explorer les abysses du réel. Tous deux, en rompant avec le cordon ombilical de leur doctrine initiale, se livrent au voyage comme seul chemin menant à la vérité que rien ni personne ne pourrait fournir.

Cependant, il en résulte des deux parcours, quoique distanciés, que l'un regorge de cette perspective satirique qui vise la désillusion théorique, tandis que l'autre puise dans les épreuves de la vie ordinaire en vue d'affleurer l'éveil transcendental. Le voyage, dans les deux récits, s'apparente ainsi à un mécanisme littéraire de reconfiguration et de reconstruction de soi.

1. De la tentation matérielle à la souveraineté des symboles

Durant le périple du personnage Siddhartha, il faut noter que l'épreuve du profane se manifeste telle une sorte de dissection violente et sans indulgence aucune, face à l'échec du premier contact avec l'univers matériel. Une descente inaugurale dans le monde charnel devient la scène d'une confrontation entre le sensoriel, dans sa dimension la plus voluptueuse, et l'inaptitude à

vivre pleinement ce bonheur véritable dans l'éphémère. Dès lors, la chair, objet de satisfaction charnelle, serait donc le premier coup profane. Une métamorphose qui marque la frontière entre l'union procurée par cette jouissance éphémère et la désillusion du vide. En conséquence, l'expérience du profane n'est que la vacuité des plaisirs tangibles.

Et, ce disant, elle mit son pied gauche sur le pied droit du jeune homme en prenant l'attitude provocante d'une femme qui veut inviter l'homme à ce jeu d'amour que l'on appelle dans les livres : « Grimper à l'arbre. » Siddhartha sentit son sang s'échauffer ; à cet instant son rêve lui revint à l'esprit, il se pencha un peu vers la femme et mis un baiser sur la pointe brune de son sein. [...]. Siddhartha éprouvait, lui aussi, le même désir et sentait tressaillir toutes les fibres de son être. (Hesse, 1925, p.65).

Hesse mobilise un ensemble d'outils linguistiques pour mettre en relief le voyage initiatique de Siddhartha. Remarquons que le geste de la femme « *elle mit son pied gauche sur le pied droit du jeune homme* » est d'une puissance symbolique implacable : il est à la fois signe de dominance prévenante mais également une invitation au désir charnel. S'ensuit alors « *l'attitude provocante* » du personnage féminin qui marque un changement de rôles : l'initiative provient du dynamisme féminin plutôt que masculin. Le champ lexical de la sensualité, « *sein* », « *tressaillir* », « *fibres de son être* », renforce la tension érotique qui semble être graduelle. Une tension qui, par le procédé de la juxtaposition et de la coordination, « *Siddhartha sentit son sang s'échauffer ; à cet instant son rêve lui revint à l'esprit* », semble obéir à l'ordre du profane et intensifie l'expérience sensuelle du protagoniste qui, avec des actions ponctuelles « *sentit, revint, se pencha, mit* », s'emporte par l'immédiateté irrévocable des sensations. Tous ces éléments traduisent, de par la prééminence du geste de la femme, non seulement un éveil corporel, mais une épreuve érotique qui vient subvertir l'identité spirituelle du protagoniste.

Ainsi, cet écroulement dans les abysses du profane, où l'art de la séduction et des délices voluptueux deviennent ses mentors, souligne une disjonction radicale par rapport à sa quête spirituelle. Constituant un tournant décisif dans sa vie, cette phase n'est autre que la représentation ultime du pouvoir fugace des plaisirs matériels, susceptibles de dérouter les âmes les plus pieuses du chemin de la bonne foi religieuse, seul juge intérieur comme disait Kant.³

³ En référence au texte d'Emmanuel Kant, *Métaphisique des mœurs*, II. « *Doctrine de la vertu* ». I, I, p. 13, traduction Alain Renaut, Gautier-Flammarion, 1994. Pages 295-296.

En revanche, cette apparente déviation démontre une facette essentielle de Siddhartha : sa capacité prodigieuse à assimiler chaque expérience, même la plus antinomique, et à en extraire une sagesse singulière. Cette immersion dans le profane, loin d'être une perte, se révèle être une étape indispensable, un détour initiatique qui enrichit sa quête de vérité.

La scène du baiser avec Kamala révèle le début de la débauche de Siddhartha qui, pris au piège de la courtisane, se laisse emporter par les plaisirs érotiques, la richesse et le pouvoir.

Elle l'attira a elle du regard. Il inclina son visage sur le sien, posa sa bouche sur la sienne, qui avait la saveur d'une figue fraîchement ouverte. Il fut long le baiser de kamala, et Siddhartha, tout étonné, sentit avec quel art elle lui enseignait ce que c'est qu'un baiser, avec quelle habileté elle procédait, comme elle savait l'éloigner d'elle un instant pour mieux le reprendre, et come a ce premier baiser succédait aussitôt toute une longue série d'autres baisers bien ordonnés et d'un raffinement inouï [...]. (Hesse, 1925, p.71)

Cet énoncé, d'une densité sensuelle flagrante, marque le début de la perte de l'âme, et donc l'identité spirituelle du protagoniste. Le champ lexical des sens « *bouche* », « *regard* », renforce l'idée de cette rupture avec le monde de la foi, la dévotion. Le baiser symbolise les prémisses d'une déchéance inévitable, mais aussi plaisir indélébile. Cependant, l'auteur met en relief « *l'art* » et « *l'habileté* » de Kamala, révélant ainsi que le motif du baiser n'est pas seulement un acte de désir charnel, mais aussi une forme de maîtrise et d'enseignement. Par opposition au père brahmane du protagoniste qui incarne la sagesse et la connaissance de dieu, Kamala, quant à elle, représente aussi un guide dans le monde des plaisirs sensuels, de ce profane positif qu'est la connaissance du corps et ses secrets. Une telle scène ne peut que suggérer une forme d'apprentissage progressif vers les subtilités des délices et de la séduction.

Retenons donc que, pour Hermann Hesse, le passage par les délices charnels comme le baiser n'est aucunement pas une dépravation, c'est plutôt une condition sine qua non dans ce chemin transcendant qu'emprunte Siddhartha.

Il est à noter que le récit, en plus du motif du corps que nous venons d'élucider, est jonché de métaphores symboliques structurant l'évolution spirituelle de Siddhartha. Citons-en le fleuve qui, par son écoulement permanent, se rapproche à une hiérophanie, définie par Mircea Eliade tel un espace géographique où la notion du temps dialogue avec l'expérience quotidienne de l'individu dans une harmonie mélodieuse.



« Il s'assit près du fleuve et écouta son chant. Il apprit à connaître le fleuve et à s'y connaître lui-même ; car le fleuve enseigne toutes choses, et l'homme qui l'écoute apprend à comprendre le monde et le temps. » (**Hesse, 1925, p. 93**)

Ici, le fleuve se présente comme étant un sage silencieux, un champ de transformation continue où Siddhartha assise aux apparentements de son existence comme entité abstraite et de l'unité de sa vie réelle que lui offre la fuite du temps. Le verbe « apprendre », dans cette optique, et la figure de style de la synecdoque « s'y connaître lui-même » donnent à réfléchir sur la notion du savoir qui n'est pas uniquement moral mais plutôt une expérience tangible, palpable et vécue. Le mouvement du fleuve établit, entre autres, un lien direct entre l'observation de la nature comme fait subi et la contemplation de celle-ci telle une introspection qui émane de la connaissance de soi, de cette quête spirituelle qui anime le protagoniste. S'ajoute à cela la dimension universelle que symbolise le fleuve comme le montre le dernier syntagme « Comprendre le monde et le temps ». Comprendre son expérience spirituelle, c'est d'abord comprendre à cohabiter avec l'écoulement fluide de la vie.

Le regard croisé des symboles qui forment la somme toute de l'œuvre de Hesse, à savoir : le corps, le baiser et le fleuve, dressent pour Siddhartha un parcours d'initiation et un voyage d'apprentissage où la connaissance du divin ne peut s'obtenir qu'en l'expérimentant. Ainsi, grâce à une écriture éclatée et dense, l'emploi d'images métaphoriques n'est pas un simple motif narratif dont l'auteur se sert pour embellir son récit, mais plutôt démarche symbolique qui révèle la force d'une fiction pensante donnant lieu à une spiritualité qui rime avec le rythme de la vie.

Conclusion

En guise de conclusion, Hermann Hesse fait de son protagoniste un prisme d'exploration des tensions entre le sacré et le profane, la séduction et la spiritualité, ce qui révèle la démarche pour laquelle il opte afin d'interroger l'essence même de son roman : Comment l'être humain peut-il approcher le sens de sa vie, du sacré voire atteindre la quiétude intérieure face à un monde où s'imbriquent délices, errance et tentations du profane ? Par le biais d'une fiction pensante empreinte d'images métaphoriques, Hesse se livre à un exercice réflexif où, grâce à une écriture fragmentaire balisée de motifs religieux, il tire au clair, par un style subtil, les origines substantielles entre le sacré tel un appel à l'élévation spirituelle et le profane qui, lui, est cette force irréductible à laquelle l'individu s'assujettit pour comprendre le sens de son



existence. Cela dit, Hesse pense la religion en la contraignant à une double dimension : la tentation inhérente des plaisirs comme bonheur momentané, et la profondeur taciturne de l'expérience spirituelle.

Dans cet ordre d'idées, l'analyse de cette œuvre nous a permis de déceler quelques points fédérateurs. D'abord, Hesse inscrit son œuvre dans un raisonnement esthétique où l'activité fictive s'apparente à l'activité réflexive pour ainsi mettre en évidence la portée de la littérature en tant qu'espace de réflexion qui confirme, conforte et illustre le statut de l'écrivain-personnage. D'où la qualification de Siddhartha comme récit initiatique qui ne condamne pas visiblement les détours du monde matériel et le pouvoir des délices qui en découlent, ni ne détermine le sacré telle une certitude absolue, mais il tente d'élucider leurs insuffisances pour saisir le bonheur. Ensuite, et dans une ambivalence narrative poignante, mêlant registre intime et expériences d'apprentissage, l'auteur se livre à un exercice d'écriture rhétorique en optant pour des images métaphoriques pour réfléchir sur son propre rapport à la question de la religion. Une fiction pensante qui lui permet de souligner que la trajectoire du sacré n'est pas réservée aux institutions religieuses ou à une pratique en tant que telle, mais il est possible qu'elle soit dénichée dans un profane que l'on peut éprouver lors de nos expériences, de notre contact avec la nature mère, ou encore en goutant aux plaisirs les plus charnels. L'originalité du texte tient aussi du fait que le silence, symbole de la puissance mystique de l'individu dans son rapport avec soi, confère au récit une puissance narrative marquée par le non-dit, le recours aux symboles, fleuve, baiser, corps ou encore rencontres pour dire beaucoup en peu de mots. C'est dire que l'écriture hessienne aux exigences du discours laconique, amenant par-là le lecteur à repenser son appartenance morale, spirituelle.

De toutes ces considérations analytiques, et pour élargir notre champ de réflexion, l'œuvre de Hesse, Sidhartha, s'entrecroise avec d'autres œuvres du même auteur, à savoir : Le Loup des steppes où la dialectique du sacré et du profane dialoguent autrement, s'inscrivant ainsi dans une tradition classique des récits mystiques qui souscrivent tous dans une quête commune : Comment le divin peut-il s'insinuer dans l'expérience humaine ?

Une question fondamentale qui mérite, par entrelacement des regards, à repenser le devenir de la spiritualité dans d'autres champs esthétiques, phénoménologiques et anthropologiques.



BIBLIOGRAPHIE

- Durkheim, É. (1960). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Presses Universitaires de France.
- Eliade, M. (1965). *Le sacré et le profane*. Gallimard.



- Hesse, H. (1925). *Siddhartha*. Bernard Grasset.
- Hesse, H. (1997). *Demian*. Le Livre de Poche.
- Hesse, H. (2003). *Le jeu des perles de verre*. Le Livre de Poche.
- Hesse, H. (2005). *Le loup des steppes*. Le Livre de Poche.
- Hesse, H. (2016). *Narcisse et Goldmund*. Le Livre de Poche.
- Hesse, H. (2012). *Une bibliothèque idéale*. Rivages.
- Kant, E. (1994). *Métaphysique des mœurs. II : Doctrine de la vertu* (A. Renaut, Trad.). Flammarion